

Exposé pour le colloque [Ré]écrire l'histoire des 11 et 12 novembre 2010 à McGill

## Méthodes des études littéraires, méthodes des sciences sociales et historiques

Je voudrais poser la question de l'objet et de l'unité – ou non – unité problématique et méthodologique des études littéraires aujourd'hui, de leur statut dans le contexte des sciences humaines, de leur dialogue – ou non – avec celles-ci, et finalement celle de leur raison d'être, académique ou encore existentielle et de leur rôle social (ou comme on croit malin de dire depuis quelques années «sociétal»).

Poser en somme la question «Qui sommes-nous?» Ceci revient je crois à poser une question préalable: D'où venons-nous? Je vais donc commencer par vous raconter, telle que je la vois, l'histoire des études de lettres en Amérique du Nord et en Europe francophone sur le dernier demi-siècle et m'interroger sur leur «évolution».

Mon but n'est pas hélas de raconter une belle histoire dont vous seriez les héritiers avec ses Grandes figures et ses Précurseurs, mais au contraire de chercher à objectiver un état de choses, de désenchanter s'il le faut en esquissant les linéaments d'une sociologie du milieu, de la discipline (?), de sa place dans le champ académique et de reconstruire un historique heurté et confus sur lequel on ne souhaite pas nécessairement s'appesantir... un tel effort n'est pas sans risque d'agacer et même à l'occasion de choquer, d'indigner: tel universitaire qui admirait Pierre Bourdieu tant qu'il parlait du «goût des autres» s'est mis à détester le travail d'objectivation du sociologue lorsque Homo academicus a touché à l'«illusion» enchantée qu'il pouvait entretenir de la vie académique et de sa «trajectoire» dans le champ ...

Je vais prendre du recul en remontant aux années 1960. Ce n'est pas parce que ces années sont celles de ma lointaine jeunesse. C'est parce qu'elles forment un tournant décisif à deux égards qui affectent encore globalement l'état de choses présent.

Ces années correspondent à la fois à: 1. l'expansion soudaine et rapide, tant en Europe qu'en Amérique du Nord, du vieux système universitaire «élitiste», expansion qui va permettre l'entrée en force de la génération des baby-boomers dans la nouvelle université de masse qui se met en place en moins d'une décennie, – et ce, tout particulièrement dans le Québec de la Révolution tranquille où la dynamique des années 1960-70, partant d'un réel sous-développement et de l'urgence d'un rattrapage, a été impressionnante;

et dans ce contexte 2. à une mutation générale, un bouleversement de fond en comble de l'enseignement des lettres et des sciences humaines, à une explosion de programmes de recherche nouveaux dans un système où le nombre d'étudiants (et dès lors d'enseignants) lui-même explosait, à une mise en question de tous les

canons, de toutes les clôtures disciplinaires et un bouleversement de beaucoup de routines, certaines susceptibles de résistances tenaces;

– dans cette expansion quantitative générale, plusieurs disciplines des sciences humaines, disciplines naguère peu en demande, sociologie, politologie (jusque là simples excroissances en France des programmes de philosophie<sup>1</sup>) anthropologie, psychologie, sciences du langage, connaissent un boom extraordinaire et des départements nouveaux clé sur porte, de sciences de la communication, de journalisme, d'étude du cinéma et des médias voient le jour ici et là.

- Ces disciplines sur lesquelles se ruent une jeunesse petite-bourgeoise, produit des Trente Glorieuses, qui accède pour la première fois à l'université et ne maîtrise pas nécessairement les règles du jeu intellectuel n'offraient souvent – en dépit des prestiges qu'on pouvait leur prêter et de leur aura de radicalité «de gauche» – que des débouchés éminemment incertains. Pour transposer un mot fameux, la République n'avait pas besoin de sociologues. Je songe au couple de jeunes diplômés des années 1960 dans les Choses de Perec : « Jérôme et Sylvie sont un couple de classe moyenne vivant à Paris. Ils sont tous deux psycho-sociologues, c'est-à-dire qu'ils sont chargés de mener des enquêtes sur des produits auprès de la population. Ils ne s'intéressent pas à leur métier et rêvent d'une vie grandiose, pleine de richesse et de belles choses. Mais leurs salaires ne leur permettent pas de faire des folies et dès qu'ils ont le moindre argent, ils le dépensent en achat de vêtements anglais très chers... » Perec sous-titre son livre : « Une histoire des années soixante »...

Dans le monde anglophone, moins routinier, moins mandarinal que le français, plus vulnérable à la concurrence, plus avide d'occuper des créneaux du marketing académique proliféreront les départements de Cultural studies, de Communication theory, de Speech and Rhetoric, en attendant les Feminist Studies, Gay and Lesbian, African American Studies et autres départements abandonnés à des «minorités» revendicantes, – tous découpant dans le champ des lettres des «profils» académiques supposés correspondre à une demande nouvelle au statut scientifique incertain. En 2010 encore, on offre un MA in Popular Culture, à Brock University ; un MA in Rhetoric and Communication design à Waterloo, cent autres «profils» au Canada anglais censés fixer une clientèle individualiste face à une demande improbable.

– dans ce contexte des années 1960 on assiste à une dévaluation et décomposition brutales de la conception académique traditionnelle des études littéraires centrée sur l'histoire conventionnelle des grandes œuvres canonisées par la tradition, et sur un faisceau de méthodes philologiques d'établissement des textes et de conventions mondaines d'analyse stylistique et de commentaire esthétique.

L'université d'autrefois en effet, l'université sur le modèle français, ne consentait qu'à étudier les œuvres du passé, les œuvres canonisées par le Jugement de la Postérité. Les études littéraires (banalement vouées avant

---

<sup>1</sup> Tant Raymond Aron que Pierre Bourdieu, deux générations, sont des agrégés de philosophie.

tout à fournir d'année en année un contingent de profs du secondaire), fonctionnaient selon un système de légitimation bizarre mais qui avait fait ses preuves: le professeur et ses étudiants passaient leurs jours et leurs nuits à étudier Nivelle de la Chaussée (et la comédie larmoyante), Christine de Pisan (et l'éducation des filles au XIVe siècle), les tragédies de Voltaire, les satires de Boileau, les essais de Charron, les poèmes de Sully-Prudhomme — textes et auteurs dont nul, en dehors des Facultés, ne prétendait se soucier et dont pas un seul lecteur «ordinaire» ne songeait jamais à faire l'acquisition. En dehors de la clôture universitaire, prospéraient pourtant Éluard, Aragon, Mauriac, Gide, Sartre, Camus, Breton, Duras, Sarraute ... Il était entendu que l'Université ignorerait au moins jusqu'à leur décès ces gêneurs, les écrivains vivants; qu'elle attendrait qu'un hypothétique jugement de la postérité vienne garantir qu'il s'agissait de valeurs sûres et ne consentirait somme toute à les lire que le jour où plus personne dans la société civile ne les lirait. On peut se gausser de ce système, c'est n'en pas voir le présupposé: certes l'Université ne mettait pas au programme Gide, Mauriac ou Camus, mais c'était pourtant parce que ces Messieurs représentaient aux yeux du monde une littérature vivante, que l'Université avait le mandat de porter toute son attention sur le poussiéreux Nivelle de la Chaussée. Autrement dit, bien qu'elle n'en parlât jamais, l'Université légitimait les études littéraires par le fait qu'il y avait «au dehors» une littérature reconnue et prestigieuse. Son refus de la prendre en compte était accessoire et ne manquait pas de stoïcisme.

- On me dira que cela, c'était, le modèle européen; qu'en Amérique et notamment dans nos provinces, dès le début du siècle XX, on avait trouvé plus «moderne» de faire une place grandissante aux écrivains contemporains ... Hélas oui, et c'est ce qui explique le grand nombre de thèses de maîtrise des années 1920 et 1930 (à feuilleter dans les bibliothèques de nos universités canadiennes) qui portent au pinacle et étudient avec un grand soin philologique les œuvres immortelles de Francis de Curel, Henri Bernstein, les frères Tharaud, René Bazin et Ernest Psichari. Le modèle à la française avait du bon: il savait qu'on ne peut pas faire confiance au goût des professeurs et de leurs élèves. Par ailleurs, ce système disparu offrait d'autres avantages peu niabiles: loin de dégoûter l'étudiant des belles lettres, la persistante brimade qui l'obligeait tout au long de ses études à disserter sur la doctrine de la légitimité chez Blanc de Saint-Bonnet, lui donnait une grande faim de nourritures spirituelles plus sapides et d'une actualité moins incertaine. Quand il sortait des Facultés, il avait généralement acquis par esprit de compensation la capacité de goûter Georges Bataille, Raymond Roussel, Yves Bonnefoy et Nathalie Sarraute ...

Les études littéraires formaient donc alors un domaine routinier, immuable et serein, reflétant à sa façon le prestige de la littérature «nationale» dans la société civile et son rôle central comme vivier de l'éducation non moins «nationale», domaine où nul intrus ne s'avisait jamais d'empiéter. On peut constater en effet que les sociologues classiques (Durkheim, Tarde, Weber, Simmel, Pareto, Michels...) se sont donné tour à tour pour objets les diverses institutions, la religion, les partis politiques, la famille, sans jamais aborder le monde littéraire et ses productions. Que les historiens de leur côté semblaient s'être donné le mot pour traiter du politique, de l'économique, du social, des «mentalités» mais pour abandonner le fait littéraire, la vie littéraire, les genres littéraires aux seuls spécialistes de la littérature. Sans doute une poignée d'historiens avait eu

recours à la «littérature irremplaçable» (Louis Chevallier) pour éclairer l'histoire sociale, mais nous ne parlons pas ici de la littérature saisie occasionnellement comme document d'une recherche, mais d'une coïntelligibilité théorique, heuristique, méthodologique entre les études de lettres et les autres disciplines des sciences humaines.

- Sans doute, la critique marxiste et l'exégèse psychanalytique des textes – deux traditions extra-académiques qui remontaient largement à l'avant-guerre – semblaient impliquer un tel passage, une telle intégration, mais la prétendue «sociologie littéraire» à la Lucien Goldmann n'était pas de la sociologie reconnue telle par l'institution académique et la psychanalyse littéraire n'entretenait que d'incertains rapports (malgré l'exemple donné par S. Freud) avec la psychanalyse clinique. La psychanalyse en outre n'avait nulle légitimité dans les secteurs canoniques de la psychologie et de la psychiatrie...

Puis vint l'Ère du soupçon qui allait bouleverser de fond en comble cette tradition et en mettre en question les frontières, les objets, tous les repères, les valeurs et les présupposés!

Il y a une cinquantaine d'années en effet, le syncrétisme dénommé alors «structuraliste» (ce terme, n'en déplaise aux historiens des idées à la Ferry et Renaut,<sup>2</sup> est purement illusoire, regroupant une brochette de penseurs alors à la mode, Althusser, Derrida, Foucault, Barthes, Lacan, Bourdieu et al., des années 1960–70 dont il est évident qu'intellectuellement, épistémologiquement, ils divergeaient en tout point) a provoqué un décroissement soudain des études littéraires et semblé inviter à leur intégration dans l'ensemble formé par les disciplines humaines et sociales. Un interminable isolement semblait devoir prendre fin, le commentaire littéraire allait finalement renoncer à tenir de la «conversation de salon» – selon une formule ironique et méprisante du jeune Roman Jakobson aux temps du Cercle linguistique de Moscou avec son ambition de fonder une nauka o literature, une «science de la littérature». Le syncrétisme étiqueté structuraliste semblait du moins suggérer une intégration prochaine, censée à la fois logique et souhaitable, des études littéraires dans l'ensemble des disciplines humaines et des sciences du langage. C'était la fin annoncée d'un isolement qui avait fait que pendant des générations tout ce qu'on pouvait dire de l'histoire littéraire c'est qu'elle n'était pas de l'histoire, de la sociologie littéraire qu'elle n'était pas de la sociologie, de la «psychologie» des personnages de roman qu'elle ne devait rien à ce qui s'appelait ailleurs psychologie.

On constate alors une irruption massive et hautement cosmopolite d'origine, impossible à endiguer, passablement désordonnée de multiples méthodologies et problématiques – dans un secteur naguère protégé par sa routine conventionnelle et le peu d'intérêt que lui portaient ses voisins disciplinaires, mais mal préparé à résister à ces attraits nouveaux: celles venues de la linguistique, notamment la saussurienne, illustrée dans son application à l'analyse stylistique par l'œuvre d'une impressionnante diversité de Roman Jakobson, de

---

<sup>2</sup> Voir Fr. Dosse, Histoire du structuralisme. Paris: La découverte, 1991–1992. Ferry, Luc et Alain Renaut La pensée 68 : essai sur l'anti-humanisme contemporain. [Paris]: Gallimard, 1985. Pour la même «époque», on a aussi Génération des journalistes Hervé Hamon et Patrick Rotman, Seuil, 1987-. 2 vol.

la stylistique allemande des Hugo Vossler et Leo Spitzer, de la topique culturelle d'Ernst Robert Curtius, mais aussi de l'ethnographie avec Vladimir Ia. Propp, le premier inspirateur de la narratologie, de l'histoire des idées rebaptisée «Archéologie du savoir» par Michel Foucault, de l'étude des «formations discursives» et de L'ordre du discours,<sup>3</sup> des «complexes discursifs» [Patrick Tort], de la psychanalyse qui, dès Sigmund Freud lui-même, avait prétendu soumettre des écrits littéraires (ainsi la *Gradiva* de Jensen) à l'herméneutique de l'inconscient, de la sociologie marxienne ou weberienne avec Pierre Bourdieu, avec Lucien Goldmann, de la philosophie cognitive de Charles Saunders Peirce, théoricien de ce qu'il avait baptisé la Semiotics, de l'épistémologie des sciences combinée à une anthropologie des imaginaires culturels avec Gaston Bachelard, de l'histoire des mentalités et de l'histoire culturelle et de la sociologie culturelle qui étaient en plein essor et bouillonnaient de programmes innovateurs dans la Francophonie.

Les études littéraires ont subi le premier choc de cette irruption d'idées nouvelles qui déstabilisait tout ce sur quoi elles reposaient, elles ont été «soufflées», elles ont été fragmentées et éparpillées tandis que la «vieille génération» effarée résistait en vain. Les autres disciplines voisines ont mieux résisté au choc. Même si les historiens ont senti passer le vent du boulet et on dû concéder des espaces aux Michel de Certeau, Pascal Ory, Roger Chartier et autres «jeunes» qui venaient casser la baraque, (tout en résistant à mort en France – et au Québec du reste – au Linguistic Turn yankee)<sup>4</sup>, ils ont mieux résisté du haut de leurs traditions établies, de leurs programmes encore fructueux et d'un consensus méthodologique minimal. Les études littéraires ont été sur le coup intégralement «déconstruites» et, – ce sera mon point essentiel que je développe plus loin, – éparpillées en entreprises qui ne partagent plus ni le même objet ni les mêmes questionnements ni le même vocabulaire et, pour parler le langage du temps, allaient être désormais divisées par des «coupures épistémologiques» insurmontables.

---

<sup>3</sup> La leçon inaugurale par Michel Foucault pour la chaire d'«Histoire des systèmes de pensée» au Collège de France s'intitule «L'ordre du discours». Histoire des idées et histoire des discours se confondent, elles ne peuvent que se confondre pour qui n'entretient pas l'idéaliste intuition qu'une Pensée transcendante aux prises avec la Chose-en-soi est dissimulée et agissante dans un discours qui l'envelopperait et l'exprimerait en la dissimulant partiellement.

<sup>4</sup> Qu'entend-on par le Linguistic Turn – formule que la plupart des historiens français n'évoquent qu'avec horreur? Dans son principe élémentaire, ce «tournant» ne relève nullement d'une conjecture philosophique extravagante mais il part de quelque chose de peu discutabile dans son évidence – quelles que soient les réticences compréhensibles à en tirer des conséquences sceptiques radicales : il part du fait que l'historien – quelque souhait ou fantasme qu'il entretienne de narrer objectivement le passé, de reconstituer le passé wie es eigentlich gewesen ist – ne produit jamais qu'un discours historiographique et que ce discours a sa rhétorique, ses conventions narratologiques, son vocabulaire conceptuel dont l'historien n'est pas toujours ou n'est jamais entièrement conscient. Que ce discours reconstituitif comporte une part de fiction est indiscutable (s'il n'est pas indispensable d'en venir à réduire l'historiographie à une «Fiction-making Operation» de bout en bout.) Le Linguistic Turn n'aboutit pas nécessairement, comme l'en accusent ceux qui n'en connaissent pas les travaux, à une «réduction» du passé à des «discours», à une oblitération du social, mais il réclame en somme de la communauté historique une sorte de retour introspectif et critique sur sa propre activité langagière, argumentative et narrative, et sur l'histoire de ses variations.

Pour dire les choses en un raccourci suggestif et comparer avec l'évolution au 20<sup>e</sup> siècle de la discipline sociologique, Pierre Bourdieu est éminemment compréhensible vu de Durkheim et de Tarde ; Barthes ni Genette ne le sont pas vus de Gustave Lanson.

La rhétorique après une éclipse de près de deux siècles, revenait en force. On peut dater ce retour de 1958, avec deux ouvrages pionniers, la Nouvelle rhétorique de Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca<sup>5</sup> et, de Stephen Toulmin, *The Uses of Argument*,<sup>6</sup> un peu plus tard avec le traité de Charles Hamblin sur les Fallacies<sup>7</sup> qui cherchait à substituer à la vieille taxinomie arbitraire des sophismes une théorie moderne des erreurs de raisonnement. Quelques années plus tard ce seraient l'herméneutique et l'exégèse, elles aussi disjecta membra d'un antique corps de savoir sur les «discours», tombé en désintérêt relatif, qui allaient faire retour et venir s'agglomérer à une vaste récupération de savoirs philologico-discursifs dont, paradoxalement, les profs de lettres ne s'avisaient de voir qu'elles appartenaient virtuellement à leur «héritage» propre que lorsque des philosophes, des linguistes, etc., les eurent invités à ne pas se montrer des légataires ingrats et oublieux...

On doit dater encore des années 1960-70 l'émergence de disciplines ou à tout le moins de programmes de recherche qui ont tous en commun de porter sur cette chose indéfinie qu'on commençait alors à dénommer œcuméniquement le Texte, le Discours: Discourse analysis de tradition anglo-saxonne, ethnométhodologie de la communication orale, programmes de l'école de l'analyse du discours à la française, sciences de la communication, sociologie des médias, travaux de logique naturelle, de logique informelle, pragmatique et théorie de l'énonciation, théorie de la présupposition, sociolinguistique, narratologie, épistémologie, "publicistique" et analyses de contenu de presse, tradition allemande de l'Ideologiekritik, relayée en France par un Joseph Gabel, analyse cognitive du langage... L'énumération est incomplète et désordonnée: elle suffit à faire percevoir une véritable explosion de questionnements, de programmes et d'objets nouveaux qui tous avaient ceci de commun : ils mettaient en cause la clôture des belles lettres sur le canon des œuvres légitimées par la tradition et montraient d'autres objets et d'autres «prégnances».

Les genres jadis dits «populaires», ou infralittéraires, ou, vers 1960, la «paralittérature» ce que les Allemands (qui dès avant la guerre ne renâclaient pas à l'étude universitaire de ces choses) dénommaient la Trivialliteratur, – la science-fiction, le polar, la bd se mettaient à attirer l'attention de la jeune génération qui voyait dans ces objets négligés quelque potentiel de subversion des routines ; dans les sévères amphithéâtres de Sorbonne où les professeurs de jadis dissertaient magistralement sur la doctrine de la légitimité chez Blanc de Saint-Bonnet, sur le vague à l'âme chez Senancour, sur la solitude de l'homme supérieur dans le Moïse de Vigny, on allait offrir désormais un cours de sémiotique icônique consacré à Tintin.

---

<sup>5</sup> Traité de l'argumentation. La Nouvelle rhétorique. Paris: P.U.F., 1958. 2 vol. (Réédité en «poche»: Bruxelles: Ed. de l'U.L.B./ Paris: PUF, 1988).

<sup>6</sup> *The Uses of Argument*. New York, London: Cambridge U. Press, 1958. ♦ Les usages de l'argumentation. Paris: PUF, 1992. Voir aussi la dernière version «updated» en anglais de 2003.

<sup>7</sup> Hamblin, Charles L. *Fallacies*. London: Methuen, 1970. ♦ rééd. Newport VA: Vale Press, 1986.

La période en question a vu paraître dans la foulée la plupart des ouvrages représentatifs du renouvellement de la théorie et de la critique littéraires françaises, ouvrages aux problématiques éminemment contradictoires du reste mais qui témoignent de l'impact et du souci de renouvellement: ceux notamment de Roland Barthes, Cl. Bremond, G. Genette, A. J. Greimas, J. Kristeva, Tz. Todorov (les trois balto-slaves), Jean Bellemin Noël, Serge Doubrovsky, Lucien Goldmann, Michaël Riffaterre, mais aussi de dizaines d'autres universitaires dont les travaux correspondent à la soudaine expansion des départements de lettres dont j'ai fait état. Plusieurs revues de prestige sont nées au cours de ces années que les étudiants de lettres étaient tenus de dévorer et ils ne s'en privaient pas: *Tel Quel* (1959), *Communications* (1964), *Change* (1968), *Poétique* (1970), *Littérature* (1971)... Des éditeurs comme Didier et Larousse prirent même le risque de lancer des revues de linguistique comme *Langages* (1966) et *Langue française* (1969) et de leur conférer un succès de mode, ce qui était bien jusque-là la dernière chose qu'on pouvait escompter d'une revue de linguistique. Les numéros de ces revues s'offraient en pile chez Maspero à côté des écrits de Mao Zedong, de Che Guevara et de Régis Debray première manière.

On voit enfin paraître vers la fin de ces années un nombre d'essais de J. Derrida, Baudrillard, Michel Serres, Gilles Deleuze et Jean Fr. Lyotard dont on peut considérer qu'ils sonnent le glas de la mode «structuraliste», essais qui continuent cependant à faire un usage fréquent, quoique «pervers», de la phraséologie saussuro-structuraliste.

- Tous ces ouvrages et ces revues, malgré les différences de leurs objets et de leurs problématiques, avaient un trait commun particulièrement repérable: ils citaient Saussure. Ils se référaient abondamment à certains concepts et citations tirés de son *Cours de linguistique générale*, CLG; ils utilisaient constamment sa phraséologie et certains termes venus des écoles linguistiques qui sont placées dans sa filiation directe.<sup>8</sup> La question à poser ici serait: qu'en est-il de cette référence dévotieuse à un linguiste général, mauvais prophète en ses pays francophones, qui jusqu'aux années

---

<sup>8</sup> Ferdinand de Saussure enseigna un cours de linguistique générale à l'Université de Genève en 1907, 1908 et 1910. Cependant, quand nous parlons du *Cours de linguistique générale* nous ne parlons aucunement de quelque chose que Saussure aurait écrit en tout ou en partie. Nous parlons d'un amalgame de notes de cours éditées par trois de ses anciens élèves en 1915 (Saussure étant décédé en 1913). Nous savons aujourd'hui que les trois éditeurs, Bally, Sècheyne et Riedlinger, firent preuve de plus d'enthousiasme et de bonne volonté que de rigueur scientifique et même de prudence philologique. Ils produisirent un texte fait d'une étonnante quantité de réfections et d'interpolations. Certaines de ces interpolations furent inévitablement lues comme l'expression de la pensée authentique du maître. Louis Hjelmslev semble avoir trouvé son chemin de Damas avec la phrase finale du CLG: «la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même». Il se fait malheureusement qu'une telle phrase n'a jamais été écrite ni, semble-t-il, prononcée par Saussure, comme l'atteste l'édition critique d'Engler et comme le relève Louis-Jean Calvet. Celui-ci a également montré que les troublantes équations: «signifiant = image acoustique» et «signifié = concept» sont également des interpolations pleines de bonne volonté des éditeurs.

1960 n'avait influencé profondément que des intellectuels étrangers?<sup>9</sup>

En effet, la linguistique allait offrir, assurait-on, des paradigmes, des outils conceptuels aux études de lettres, des paradigmes qui leur étaient idoines par la nature des choses langagières. De grands linguistes comme Roman Jakobson n'étaient-ils pas en même temps des stylisticiens subtils et des théoriciens de la poétique? La tradition fonctionnaliste saussurienne était présentée comme offrant les bases à la fois d'une sémiologie culturelle générale et d'une théorie de la littérature. La narratologie trouvait sa source dans les travaux d'un ethnologue russe, Vl. Ia. Propp, tardivement lu en Occident. Les littéraires désireux de parler de l'art romanesque en renonçant aux fades spéculations sur la «psychologie» de Julien Sorel et de Mme Bovary, et sur l'art de la phrase chez Flaubert n'allaient pas se le faire dire deux fois ; ils allaient s'emparer de tout ce potentiel. Un anthropologue comme Lévi-Strauss, quoique ses travaux ne portassent point sur de la littérature, figurait cependant parmi les lectures indispensables conseillées aux étudiants de lettres à côté du Cours de linguistique générale, tout aussi muet quant à son application éventuelle à la littérature. Le formalisme russe d'I. Eikhenbaum à V. Šklovski., lui aussi tardivement introduit en Europe Occidentale et en Amérique et progressivement traduit dans ces années-là, montrait la fécondité d'un intérêt pour les lettres englobé dans des préoccupations plus larges d'étude des faits de culture et de langage. Quelques années plus tard, la tardive découverte de M. M. Bakhtine et de son «école» tiendrait au fait que ce penseur soviétique n'avait cependant conçu sa critique littéraire que comme une partie éminente d'une anthropologie et d'une philosophie du langage.

Une grande difficulté est pourtant apparue en dépit de cet enthousiasme et à sa faveur: difficulté qui portait sur l'obscurcissement de la catégorie même du «littéraire». C'est cette catégorie en fait, et l'autonomie de la chose que l'irruption de paradigmes nouveaux mettait irrévocablement à mal : la sémiotique des textes, la narratologie (qui nous vient d'un ethnographe, je l'ai rappelé, travaillant sur des contes oraux qui ne sont «littéraires» que par abus de langage) n'ont pas et ne peuvent avoir pour objet spécifique ce qui se désignait comme la littérature! La sémiotique dont on formulait alors l'ambitieux programme était justement une sémiotique des discours et des textes dans leur extension et leur variété, elle n'est pas littéraire en soi, pas plus que l'analyse d'un manuel de cuisine ne serait de la sémiotique culinaire. Nul ne semble avoir entrepris de réfuter les thèses par quoi Tzvetan Todorov ouvre un de ses derniers livres avant son passage à la philosophie politique, *Les Genres du discours*, à savoir qu'il est impossible de donner une définition tenable de la «littérature», de même qu'il est impossible de ramener à une axiomatique homogène et à des traits minimaux l'ensemble des genres qu'un constat empirique regroupe, à un moment donné, dans l'ordre du «littéraire».

Même sorte de constat pour ce qui touche à la reviviscence non moins soudaine et éclatante dans ces années-

---

<sup>9</sup> Le CLG va s'imposer après la Deuxième Guerre mondiale à la linguistique de langue française avec Gougenheim, Martinet, Mounin et, plus tard, l'Argentin Luis Prieto, titulaire dans les années 1970-1990 de la chaire de Genève. Ces linguistes rigoureux et restés en dehors des «modes» ne sont pas en cause dans la dynamique éclectique et «synchrétiste» dont je vais faire état.



là de la rhétorique des figures et des tropes: Le Traité des Tropes du vieux Du Marsais travaille sur des exemples que nous reconnaissons généralement pour «littéraires», mais les tropes eux-mêmes (dont Du Marsais disait qu'«il s'en fait plus un jour de marché aux Halles, qu'au cours d'une séance à l'Académie») n'ont rien de littéraire. La métaphore, la métonymie, la synecdoque ne sont ni des «figures rhétoriques» ni des «figures littéraires», mais les mécanismes génétiques fondamentaux de toute semiosis.. Il est impossible de penser à une théorie de la métaphore en limitant ses analyses au domaine des belles-lettres. Il faut pour parler métaphores, parler argot, échange oral, catachrèses, néologies, jargons scientifiques et typologie des discours sociaux...

Les meilleures et plus innovatrices études narratologiques parues alors sont, parmi d'autres, celles de Greimas et du groupe d'Entrevernes travaillant sur les Évangiles, celles de Hayden White travaillant sur la narration historiographique. Certains «littéraires», en possession d'un instrument assez riche pour rendre raison de toutes sortes de formes du récit, partirent utiliser cette batterie de notions et de paradigmes, qui sur les «études de cas» de Freud ou de Stekel, qui sur le fait-divers du journal, qui sur Plutarque et qui sur Karl Marx. Ils avaient raison: il n'est si bel instrument qui ne se rouille à ne rien faire.

Ainsi, à mesure même que, du formalisme russe à l'ainsi nommé structuralisme et à l'époque ultérieure dite tant qu'à faire "post-structuraliste", avec le renouveau de l'herméneutique, le développement de l'analyse de la réception, de l'analyse intertextuelle, etc., -- à mesure que les études littéraires se sont approprié et ont développé des moyens d'analyse et de critique puissants et stimulants, loin des fades commentaires esthético-intuitifs et des ternes gloses philologiques de l'ancienne critique, à mesure même, l'objet «littérature» s'est dissipé, son illusoire évidence s'est dissoute.

De même l'objet «fiction» qui a pu servir un temps de refuge ne préservait pas la clôture du fait littéraire. Car comment étudier la «fiction au 20<sup>e</sup> siècle» en se limitant au seul roman, au texte imprimé, sans envisager et mettre au premier plan, le cinéma, la télé – sans parler de la BD.?

L'immense appétit de nouveau des années 1960 était surdéterminé (c'est un terme freudien) par une prétention à la «scientificité», qui est un trait d'époque. Cette prétention fantasmatique n'a pas été sans refléter à sa façon la transformation de l'université et le bovarysme de la nouvelle génération «entrante». Au modèle traditionnel de l'homme cultivé, uomo di cultura, qui, de Jules Lemaître, Fernand Brunetière et Anatole France à Béguin et même Bachelard servait d'aura au critique littéraire, se substituait l'image sociologique nouvelle du technicien, du savant qui ne cherchait plus à s'enorgueillir de son amour désintéressé des lettres, mais mettait de l'avant un volumineux bagage méthodologique. C'est dans une atmosphère bien différente que les formalistes russes avaient aussi voulu créer une "наука о литературе" une science de la littérature, dès 1916 ; mais cet ancien projet, dont Tz. Todorov traduisait les écrits remarquables, revenait à propos pour conférer une légitimité institutionnelle renouvelée aux "entrants" du champ universitaire parisien.

Tout ceci, ce bouleversement et cette déstabilisation des traditions dans un contexte nouveau qui résulte de l'expansion universitaire décrite ci-dessus et dont il me faut brutalement faire état : celui d'une surproduction endémique d'un secteur en crise.

C'est en effet que l'université de masse en décuplant le nombre des profs de fac entraînait ipso facto une immense inflation de l'imprimé universitaire, inflation dont nul ne souhaite jusqu'à ce jour mesurer l'ampleur et tirer les conséquences. Surproduction que l'internet et l'édition virtuelle allait encore accentuer jusqu'au vertige.

J'ai fait le calcul à la fin des années 1990. Plus de 7000 livres nouveaux paraissaient alors en Amérique du Nord en anglais ANNUELLEMENT – sans compter les numéros de revues, les cahiers de recherche hors commerce – dans le seul domaine des études littéraires et culturelles. Ce chiffre, qui était d'exactly 7299 titres 'commerciaux' avec ISBN en 1999, était le produit d'une inflation asymptotique. On peut le comparer aux 842 ouvrages de la même catégorie qui parurent en 1946, 3288 en 1966, 4628 en 1976, 6210 annuellement autour de 1986<sup>10</sup>. La croissance de livres de critique littéraire et culturelle en 50 ans avait été au bas mot de 1000%. Ce chiffre constitue une donnée brute qui a une valeur explicative: les exigences de carrière, dans un secteur surpeuplé et saturé, en perte de prestige par ailleurs, ont engendré des publications de plus en plus nombreuses d'un nombre décuplé de professeurs affrontés à un système de presses universitaires et de revues au bord de l'asphyxie et de l'effondrement. Cette inflation, sous contrainte de carrière, de livres que personne ne lit, parce que personne ne pourrait trouver le temps de les lire, appelle des stratégies de survie.

Qu'en est-il résulté ? Je ferai la synthèse de ma réflexion avant l'analyse des différentes réactions qui étaient possibles – et sont attestées – au double phénomène décrit, celui de l'expansion brutale et de la perte de repères et de consensus heuristique si je puis dire. Dans le cas des études de lettres, l'irruption des sciences humaines et langagières a sonné la fin des dites études de lettres comme domaine canonique protégé par l'évidence de sa légitimité et le prestige culturel de son objet... Le problème qui s'est posé vers la fin du 20<sup>e</sup> siècle de façon subliminale, était celui-ci: comment maintenir et développer les études littéraires alors que la littérature avait cessé du moins d'occuper dans le champ social une place bien visible et bien légitime? Ou du moins, car il y a bien des façons de prolonger artificiellement la vie des institutions, le début d'une Ère déstabilisatrice qui a déterminé un nombre de stratégies réactives, hautement divergentes, résultant de diagnostics et de préoccupations non moins divers, mais toutes «explicables».

---

<sup>10</sup> J'ai travaillé avec un bibliothécaire de McGill sur les paramètres suivants dans le WorldCat, OCLC, /criticism + english + [année] + books/; le chiffre réel serait bien difficile à établir; ces critères combinés sont les moins mauvais, mais quelques livres qui relèvent du secteur visé par moi échappent à cette statistique, tandis que quelques livres de «criticism» biblique ou exégétique (1 ou 2%) s'y glissent. L'hypothèse de mon bibliothécaire est que le résultat est prudent et conservateur, notamment du fait que les publications de centres de recherche, sans ISBN, p. exemple ne sont pas recensées.

La question première est de voir si les études littéraires existent aujourd'hui comme telles c'est à dire présentent aujourd'hui un objet délimité, un système de visées, un ensemble de questions à (se) poser. Dans la conjoncture actuelle, en synchronie si vous voulez, les études de lettres prises en bloc ne semblent se donner ni l'esquisse d'une division des tâches, ni un consensus non pas nécessairement théorique mais comme je le disais à l'instant en tout cas heuristique et problématologique. Que lesdites études donnent l'impression d'être formées d'une juxtaposition de problématiques non seulement divergentes mais «impossibles». Que sans doute, certaines de ces traditions présentent à l'examen une consistance interne et une clarté de visée qui donneraient prise à la critique, mais les études de lettres en bloc ne forment qu'un ensemble centrifuge et incohérent où la question même des méthodes ne saurait se poser, puisque la régulation d'une problématique commune n'existe pas et puisque les programmes n'ont même pas en commun le partage d'un objet relativement bien délimité. Le «passage du côté des sciences humaines» ne s'est finalement opéré que d'une façon extrêmement partielle, confuse et indécise; il a eu pour principal résultat de priver d'objet déterminé les études littéraires (d'aucuns diraient de les priver de l'illusion d'avoir un tel objet); -- que ces études littéraires sont aujourd'hui éclatées en des entreprises divergentes, impossibles (Leibniz), dont beaucoup me semblent avoir pour finalité plus ou moins dissimulée de chercher à endiguer l'irruption de conceptions et d'exigences venues des sciences sociales et historiques; en somme que la connexion ou l'intégration aux sciences humaines ou leur prise en considération (autre que d'ostentation mondaine), cette prise en considération (pas seulement du côté de la linguistique) dont la dynamique semblait marquer les années 1960 à 1980, ne se poursuivent qu'en de certains secteurs détachés, du contingent dominant des études littéraires dans la mesure où des résistances énormes s'y sont fait jour. Toute prise en considération de méthodes extérieures à une tradition déterminée a pour effet immédiat et fatal de mettre en cause la clôture de cette tradition et les objets qu'elle se donnait jusqu'alors «naturellement». Les études de lettres aujourd'hui ne semblent se donner ni une division des tâches, ni un consensus heuristique et problématologique. Dans l'extrême indétermination de leur raison d'être et de leurs fonctions, elles ne forment aujourd'hui qu'un ensemble centrifuge et incohérent; les différents programmes qui y coexistent n'ont même pas en commun le partage d'un objet bien délimité.

J'ometts ici l'épisode par lequel les écrivains s'étaient vu attribuer au Québec la fonction civique de constituer ensemble une Littérature Nationale, floraison tardive d'un modèle français issu du siècle dix-neuf: d'Aubert de Gaspé fils à Hubert Aquin et Réjean Ducharme, cette littérature nationale en voie de développement n'était pas plus mythique ni plus artificielle que celle dont les manuels de Lagarde-et-Michard sont le terme. Elle ne l'était pas moins.

Diversité des réactions à la double mutation dont j'ai fait état. ....entraîner une réaction rigoureuse: Ceux qui étaient réticents à suivre ces vagues d'innovations désordonnées et qui étaient bien conscients du danger que représentait cette irruption qui bousculait toutes les conventions, désorganisait les hiérarchies, mettait en cause tout ce qui faisait vaille que vaille l'unité de cette tradition et lui conférait une apparence de légitimité.

Faire aimer la littérature... L'enseignement littéraire de jadis ne se donnait pas pour mandat de faire aimer la

littérature. Il considérait que cet amour-là s'acquiert spontanément chez les âmes «bien nées» et qu'il n'avait pas à se préoccuper de susciter le goût des lettres ni l'envie de lire. Élitiste, ainsi qu'on le condamne aujourd'hui, il faisait bien. Inversement, l'amour des lettres chez les esprits «cultivés» n'impliquait pas par voie de conséquence directe l'amour des études littéraires, pas plus que l'amour du sexe n'entraîne fatalement, – je ne sais pas si vous êtes de mon avis, – l'amour de, ou l'intérêt pour la sexologie. Quelque chose d'autre est arrivé avec le développement même des institutions universitaires, l'élargissement de l'accès à l'université et l'effervescence critique des sciences humaines qui caractérise les années 1960–70. On n'a pas seulement mis les écrivains vivants au programme, comme de bons esprits censés progressistes le réclamaient depuis longtemps, – ceci n'est pas l'essentiel. Ce qui est arrivé très vite, et notamment au Québec, c'est qu'il s'est plus vendu d'exemplaires de ces ouvrages contemporains à l'intention des cours collégiaux et universitaires qu'il ne s'en achetait spontanément de la part de «l'honnête homme», grand liseur, consommant de la littérature pour son seul plaisir spirituel. L'encre à peine sèche, les derniers romans de Jacques Godbout, de Marie-Claire Blais ont pris par ballots entiers le chemin des cégeps et des départements d'études littéraires. Au contraire, l'honnête homme, amateur de livres et passionné de littérature, attentif au mouvement littéraire, était en train de devenir une réalité sociologique des plus évanescence. La littérature (la québécoise ou la française) se vendait de mieux en mieux, mais c'était parce qu'elle était «au programme». En d'autres termes, les écrivains vivants avaient pris la place et remplissaient la fonction des grands morts poussiéreux. Ils auraient pu aussi bien publier leurs œuvres dès l'édition originale avec des notes en bas de page et des questions à la fin des chapitres, ce qui eût allégé la tâche des enseignants chargés d'en faire saisir la beauté et l'intérêt à l'étudiant réticent et, comme on disait, de moins en moins «motivé». L'Université n'a commencé à mettre au programme les écrivains vivants que le jour où les seuls lecteurs de littérature sont devenus des jeunes gens et des jeunes filles dont l'amour des lettres était subordonné à la poursuite d'un Diplôme. Songez que, de 1870 à 1940, il y a eu à Paris non seulement plusieurs hebdomadaires mais plusieurs quotidiens littéraires, concurrents et prospères: le Gil Blas, L'Écho de Paris, Commedia... Les gens de lettres n'avaient pas besoin des maîtres et de leurs élèves pour tenir leur rang et participer à la rumeur sociale. Leur public n'était pas réduit à n'être que des salles de classe.

Une autre formule est apparue comme antidote à la crise. Jean-François Revel parle quelque part d'un pays imaginaire où il y aurait abondance de critiques d'art mais pas un seul peintre. Une telle chimère s'est incarnée dans le monde universitaire québécois. Puisque la littérature avait cessé d'intéresser, peut-être pouvait-on cependant maintenir en vie les départements littéraires en dépit de leur coma dépassé. Il suffisait de mettre au programme les critiques littéraires eux-mêmes, d'enseigner les théoriciens de la littérature et rien qu'eux, de faire des études littéraires l'étude des études littéraires. L'enseignant renonçait ainsi à faire lire aux étudiants Racine, Michelet, Proust,; il leur faisait étudier Barthes sur Racine et sur Michelet, Gilles Deleuze sur Proust, etc., ce qui évitait à l'étudiant(e) la tâche ardue d'aller lire les textes «primaires», tâche dont ces penseurs s'étaient acquittés à merveille à sa place.<sup>11</sup>

---

<sup>11</sup> Il y a une certaine justesse dans cette méthode: quiconque a lu la Morphologie du conte populaire russe de Vladimir Ia. Propp est indubitablement dispensé d'aller lire les cent cinquante premiers skazka du relevé ethnographique d'Afanasiev, dont Propp a rendu raison de façon magistrale. Si l'on pousse l'analogie, il est

Les études littéraires sont aujourd'hui éclatées en des entreprises impossibles dont plusieurs me semblent avoir pour finalité d'endiguer l'irruption de paradigmes, démarches et exigences venues des sciences sociales, de couper une fois de plus lesdites études littéraires des sciences historiques, sociales et philologiques qui menaçaient naguère d'absorber celles-ci, d'accomplir une restauration de l'intégrité mythique des études littéraires comme jeu de spéculations pures – la connexion avec, ou l'intégration aux sciences humaines, cette prise en considération dont la dynamique marque les années 1960 à 1980, ne se poursuivant qu'en de certains secteurs qui se sont détaché du contingent dominant des études littéraires.

Dans la conjoncture actuelle toutefois, la convergence amorcée des études de lettres dans les sciences humaines s'est défaite. Pour beaucoup de littéraires la grande affaire a été de couper les études littéraires des sciences historiques, sociales et philologiques qui, dans les années soixante menaçaient d'annexer ou d'absorber celles-ci. Les études littéraires nord-américaines ont opéré, à peu près dans le même temps ou un peu plus tard, un mouvement exactement inverse. Qu'après avoir été brièvement tentées de sortir du fastidieux et minutieux commentaire du *New Criticism*<sup>12</sup> pour ranimer les déjà exsangues études littéraires par les sciences du langage et les sciences sociales, le secteur académique dont je parle a cru comprendre qu'il allait perdre à ce jeu son autonomie et son «âme» – je veux dire son fantasme de prestige, d'audace, de mission et de légitimité "sociétales". Il s'est agi alors de trouver au plus vite un dispositif susceptible de faire barrage à cette invasion des sciences sociales et langagières qui ne pouvaient que priver à court terme lesdites études littéraires de pertinence, d'autonomie, de prestige et de portée.<sup>13</sup>

la critique post-moderne comme instrument de sécession d'avec les sciences humaines et de clôture d'un univers intellectuel autistique, opération réalisée sous la pression de nécessités institutionnelles et de fantasmes de prestige social. J'ai rappelé la formule méprisante du jeune Jakobson au Cercle linguistique de Moscou qui intimait au commentateur d'avoir à renoncer à tenir de la «conversation de salon». Ceci ne pouvait faire l'affaire de tous ceux pour qui la littérature, les arts et la culture demeurent et doivent demeurer le prétexte de conjectures dites brillantes, de philosophies ou anti-philosophies d'épigones, de manifestations ostentatoires d'une créativité «subversive» toujours servile et plate, mais que ces glosateurs opposent en tout cas à toute dépendance dégradante à l'égard du «positivisme» des sciences et pour qui le dialogue avec le monde extérieur, si je puis dire, est composé d'éclectiques acrobaties entre Lacan, Derrida, Guattari ou

---

évidemment plus expédient d'étudier Figures I, II (et même III) de Gérard Genette que de se mettre à lire avec ses modestes lumières les trois ou quatre cents romans de la culture occidentale qui servent d'«exemples» à cet universitaire épris de système.

<sup>12</sup> Le *New Criticism* cherchait obsessionnellement la cohérence intime du texte; le *Deconstructionism* recherche tout aussi obsessionnellement l'incohérence originelle, dans les deux cas, ils la trouvent, – tout change et tout doit rester pareil, comme dans le *Gattopardo* de Lampedusa.

<sup>13</sup> Il faudrait dire aussi combien les philosophies américaines, pragmatistes et néo-positivistes, pouvaient mal servir à cette opération tandis que les spéculations à la française faisaient infiniment meilleure figure exotique.

Irigaray. En perdant l'intérêt pour les traditions philologiques, stylistiques etc., ajouterait-on, on perdait aussi le goût, jugé trop terne, pour le travail empirique minutieux. French theory. Depuis 1979, Derrida est devenu le nom le plus cité dans les articles de la MLA.<sup>14</sup> Tout ceci répond à un repli des littéraires sur une autarcie de campus et confirme l'archaïsme perpétué d'un secteur académique en déclin.

Il y a en effet de la part de certains philosophes comme de la part d'un grand nombre de professeurs de lettres, un «mépris pour les sciences sociales» qu'évoque Pierre Bourdieu dans Choses dites (dans son essai «Fieldwork in philosophy»). Malgré l'apport des sciences sociales et de l'historiographie aux études de littérature, ce mépris ne cesse de faire retour. Il a ses raisons d'être dans la logique du secteur – sinon de bonnes raisons. Les littéraires, après avoir flirté dans les années 1960-70 avec les sciences du langage, se sont vite fatigué et ont préféré en extrapoler des arabesques spéculatives et de «brillantes» conjectures, pour se dispenser d'assumer leur terne rigueur et leurs contraintes. Jacques Derrida tirant du Cours de linguistique générale de Saussure – habilement confronté à Heidegger – une anti-métaphysique pyrrhonienne de la différence offrait un séduisant exemple de la façon dont on peut s'emparer des concepts de la linguistique en y interpolant de «brillantes» spéculations. J. Lacan, lecteur solipsistique de Freud, ne fit pas moins dans le même temps en tirant à lui, grâce à de «brillants» contresens, le signifiant/signifié du CLG.

Pour le public américain hors des campus, l'affaire en tout cas semble jugée. Ce qui transpire des départements de lettres et d'études culturelles a fait au cours des années 1990 l'objet exclusif de chroniques humoristiques et ne provoque plus dans les journaux et les revues qu'une hilarité routinière. Voyez dans le New Yorker d'il y a quelques mois, à titre d'échantillon, une enquête sur l'enseignement de la video porno, tout particulièrement le «Geriatric Porn», dans certains départements de Cultural Studies, «The Loose Canon: Why Higher Learning has Embraced Pornography».<sup>15</sup> Il faut, pour avoir résisté à cette unanimité goguenarde et réprobatrice du monde extérieur, à ce tir de barrage de droite et de gauche que la théorie «franco-américaines», assiégées dans ses citadelles académiques depuis le temps d'une génération, ait acquis une rare capacité de résistance, de perpétuation et d'indifférence au vaste monde.<sup>16</sup>

J'ai posé en débutant la question «Qui sommes-nous ?» Et puis la question préalable: «D'où venons-nous?» Qu'en est-il de la troisième question, «Où allons-nous?» Justement il n'y a plus de «nous», s'il n'y a ni projet commun, ni minimal méthodologique ni apparence de convergence. Les études littéraires sont une juxtaposition d'entreprises impossibles qui n'ont même pas en commun un même objet d'étude puisque le plus problématique dans la désignation de la chose est de savoir quelles sortes d'écrits sont susceptibles

---

<sup>14</sup> Selon Lehmann, 30.

<sup>15</sup> L'expression de «Trend-based Scholarship» est en voie de s'imposer.

<sup>16</sup> Vous trouverez même un site internet qui vous propose un logiciel qui permet de produire des articles post-modernistes à volonté, générosité perverse du département d'informatique de l'Université Monach en Australie:  
<http://www.cspe.monach.edu.au/cgi-bin/postmodern>.

d'être regroupés sous le qualificatif de «littéraires».

On me dit que tout ça durera bien autant que nous. J'en doute un peu. Sous nos yeux, Roland Barthes est devenu aussi désuet et délaissé que Nivelles de la Chaussée ou Blanc de Saint-Bonnet. C'est dire que le rythme d'obsolescence nous dépasse.

---